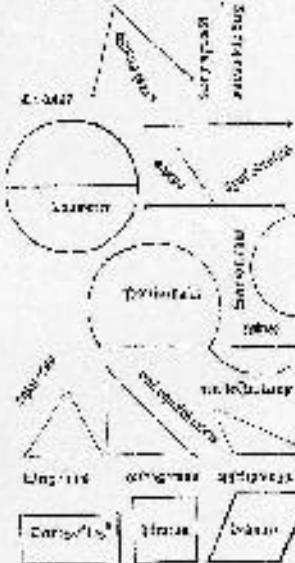


# Per una lettura critica dei testi di storia della matematica

Luigi Pepe

Università di Ferrara

Figura plana



Triangulum

Isosceles

Obltus



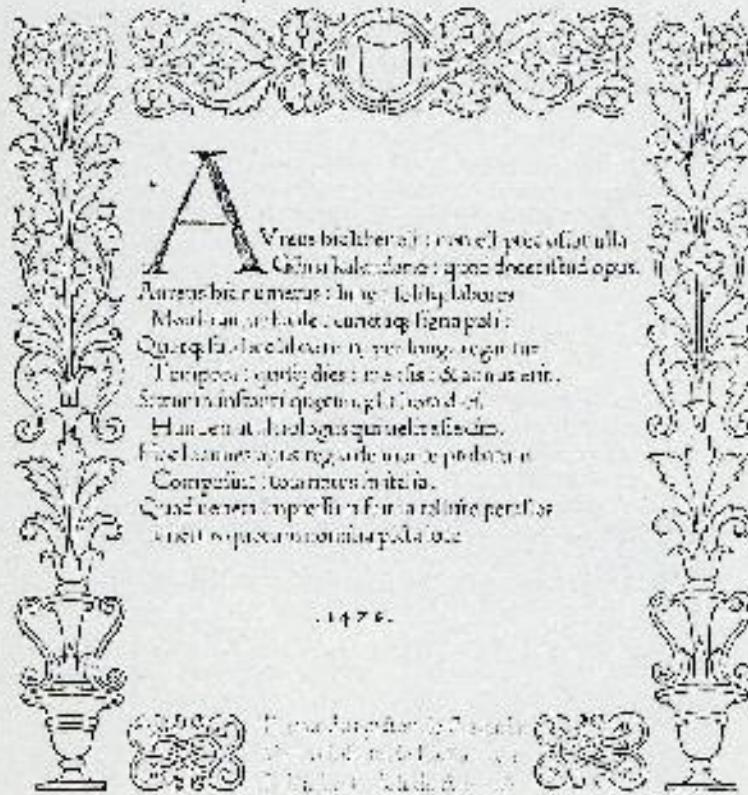
Circus est cuius perim. c. l. C. linea est  
longitudo hinc latitudine enim quod est  
tremmatis le duo puncta. Quicunque recta  
est ab uno puncto ad alium secundum eam ex  
hunc et terminantes duas vertentes esse recti  
lineas. Circumferentia est quoque recta in qua  
et in qua est dicitur semper quod sit linea.  
Supradicta perim. est ab aliis lineis ad  
aliam etiam tenui erat res ipsa  
et angulus planus est res ann. Linca si al  
littera et tenui quatuor ex parte est impinguata  
hinc aperte regia est dicitur. Quod si do am angulum omnes due  
linee recte rectitudine aliquibus notari. Et quod rectilinea hinc est  
longitudo eius, an amplius etiam sicut capitulo et vicino recte fort  
et in longitudine recte eius sicut et perpendiculare recte. Ut illa  
separatio qui rectilinea est obliqua dicatur. Ut singula recta in qua  
erat et perpendiculare. Et cum in ea recta longitudo illa sit. Singula  
recta et rectilinea sunt. Et cum in figura plana unaquem illa  
longitudo rectilinea non sit in rectilinea recta sed in quoque  
recte recte. Alii in illa etiam rectilinea recta in figura plana. Si hinc  
quod per rectilinea recta. Et dicuntur et rectilinea recta que  
longitudo rectilinea recta in figura plana circunferente applicans  
circa id uno media tenit. Et cum in figura plana recta  
recte et rectilinea recte in figura plana recte. Quod cum  
in figura plana rectilinea recta per rectilinea recta. Tunc  
loquuntur rectilinea recta. Quod cum in figura plana recte  
recte et rectilinea recta per rectilinea recta. Tunc  
loquuntur rectilinea recta.



A

Vires bichleris : non est puer oficula  
Gloria hale dara : quae docent opus.  
Barren bi cumerus : huius felix libatoe  
Mox ianuam hale : curvaq signapoli :  
Quoqfa facili exire nre longe regatur  
Tempore : qdly dies : mafis : Sciamas am.  
Sciamis infraq signapoli : vnde si  
Huius atq signapoli quod uelatis  
Festam neq agas neq uale neq probatur  
Comperit : tunc uenit in itia.  
Quod tezzi imprefit : fuit a relatu per illas  
Vito ne pacem non omnia pala oce

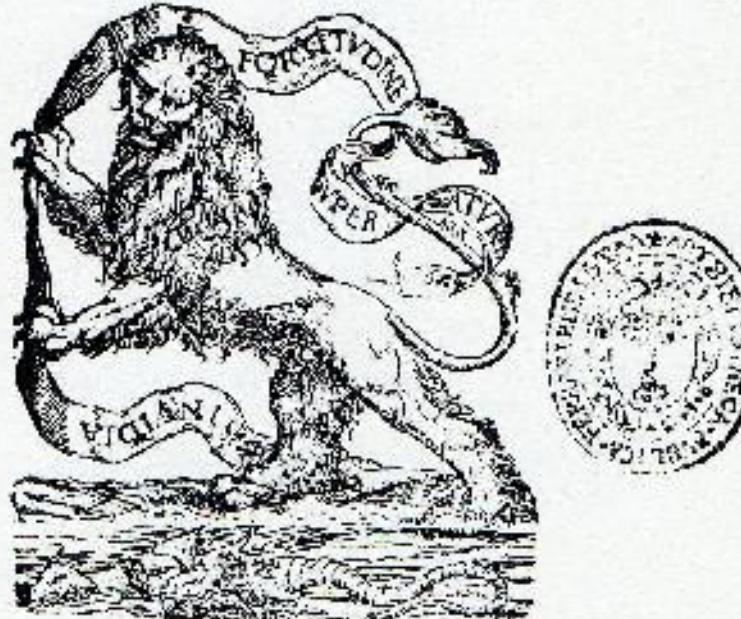
.1476.



L V C A E G A V =  
R I C I G E O P H O N E N S I S  
E P I S C O P I C I V I T A T E N S I S,  
TRACTATVS ASTROLOGICVS  
*In quo agitur de præteritis maleorum hominum  
accidentibus per proprias eorum geni  
turas ad unguem examinatis.*

Quorum exemplis consimilibus unusquisque de medio genethlia  
cæs variacioni potest de faturis, Quippe qui  
Per partos cæs ariam experientia fecit,  
Exemplo monstrare uiam.

C U M GRATIA ET PRIVILEGIO.



V E N E T I A S Apud Cast. ... Trivagum Namq. M D LII.



BERNARDINVS

GVASTALLÆ

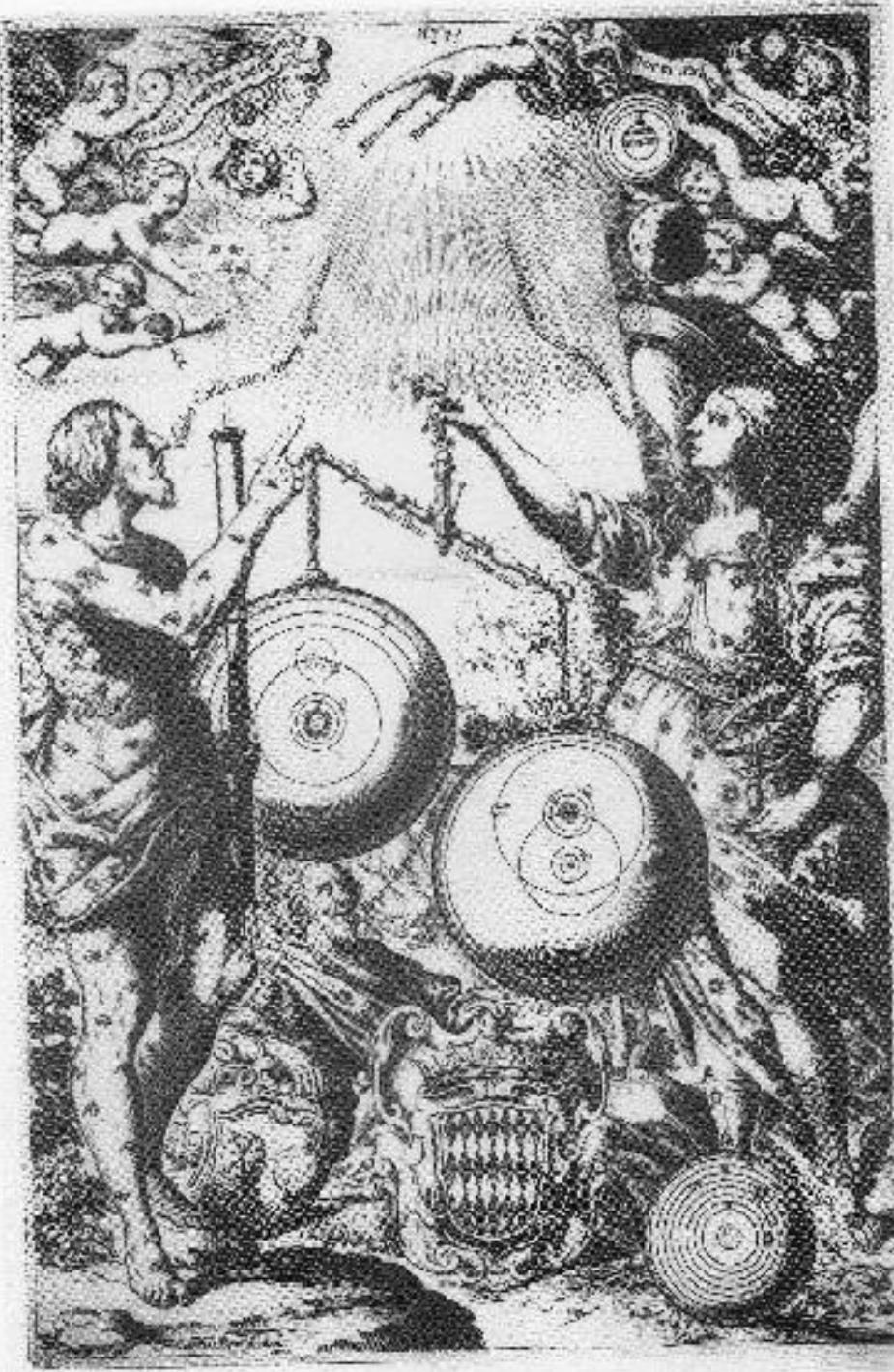
CHALDIS VERENAS

ABBAS I.



# HENRY SAVILE, 1591

Non c'è studio più adatto alla  
direzione della vita di un uomo  
come la storia.

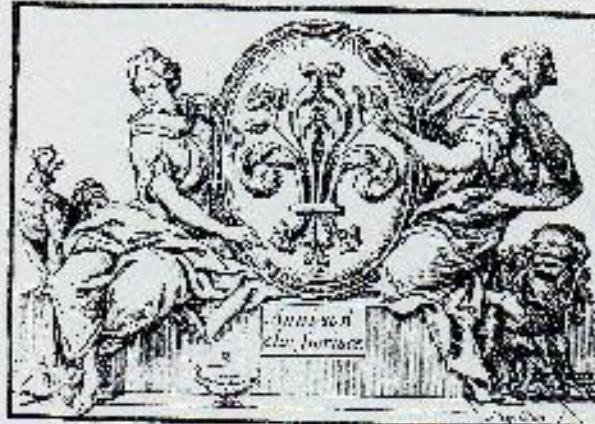


RE CLAUDII FRANCISCI  
MILLIET  
**DECHALES**  
CAMBERIENSIS  
E SOCIETATE JESU  
**C U R S U S**  
S E O

**MUNDUS MATHEMATICUS**  
TOMUS PRIMUS

COMPOSITUS QVART DE PROPORTIV MATHESIS ET ID  
Differential Mathematica, Euclidis Ptolemaei, Planeti, Geometria, Geometrica, Mechanica,  
Trigonometria, Algebra, & infinitus Hypothesum Corrigentibus.

Edidit altera ex Manuscriptis Antiquis recta & emendata, operâ & studio  
R.P. ANATI VAKKEN eisdem Societatis.



LUGDUNI,  
Apud ANISSONIOS, JOAN POSUEL & CLAUD. RIGAUD.

M. DE LYXNE  
CUM PRIVILEGIO REGIS.



# LEIBNIZ

*“L'utilità della storia non consiste tanto nel fatto che essa debba attribuire a ciascuno ciò che gli spetta, e che altri possano attendere un'equa valutazione dei loro meriti, quanto nel fatto che l'arte dell'invenzione sia promossa e che il metodo di questa divenga manifesto attraverso esempi illustri.”*



HISTORIA  
MATHESEOS  
UNIVERSÆ

A MUNDO CONDITO AD SECULUM  
P. C. N. XVI

PRÆCIPUORUM MATHEMATICORUM  
VITAS, DOGMATA, SCRIPTA ET MANU-  
SCRIPTA COMPLEXA.

ACCEDIT

RECENSIO ELEMENTORUM, COMPENDIO-  
RUM ET OPERUM MATHEMATICORUM

ATQUE

HISTORIA ARITHMETICES  
AD NOSTRA TEMPORA

AUTORIS

JO. CHRISTOPHI. HEILBRONNER.

---

LIPSIAE,

Impensis JOH. FRIDERICI GLEITSCHI,  
M D C X L I I

ENCYCLOPEDIE,  
OU  
DICTIONNAIRE RAISONNÉ  
DES SCIENCES,  
DES ARTS ET DES MÉTIERS,  
PAR UNE SOCIETE DE GENS DE LETTRES.

M. et Mme le comte de M. BRUNNENSTEIN, et Charles René de L'Isle, & les Membres de l'Académie de l'Institut, & que le Prince Maximilien, par V. H. WOLFGANGSTEIN, et Théodore Bérard du Bureau de l'Académie de France à l'Institut, à la Société des Lettres.

TOME PREMIER  
VERS 1750 VOLTAIRE PARIS  
RETOURNEZ LES PAGES POUR LA SUITE

DÉDIEE  
À MONSIEUR LE GRAND-DUCHAINE  
MONSIEUR L'ARCHIDUC  
**PIERRE LÉOPOLD**  
Prince Roi de Hongrie, de la Bohême, Archiduc d'Autriche,  
GRAND-DUC DE TOSCANE &c. &c.  
\*\*\*\*\*  
TOME PREMIER



A LIVOURNE  
DANS L'IMPRIMERIE DE LA SOCIETE

IN DUC. LXV.  
TOMUS I. IMPRIMERIA





A l'imprimerie de

Le Chevalier et Cie à Paris

M. F. Berthier sc.

D'ALEXANDER

# HISTOIRE DES MATHÉMATIQUES,

Dans laquelle on rend compte de leurs progrès depuis leur origine jusqu'à nos jours ; où l'on expose le tableau et le développement des principales découvertes dans toutes les parties des Mathématiques, les contestations qui se sont élevées entre les Mathématiciens, et les principaux traits de la vie des plus célèbres.

NOUVELLE EDITION, CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE,  
ET PRÉSENTEE COMME VRAIEMENT ACTUELLE !

Par J. F. MONTUCLA, de l'Académie nationale de Paris.

TOME PREMIER

---

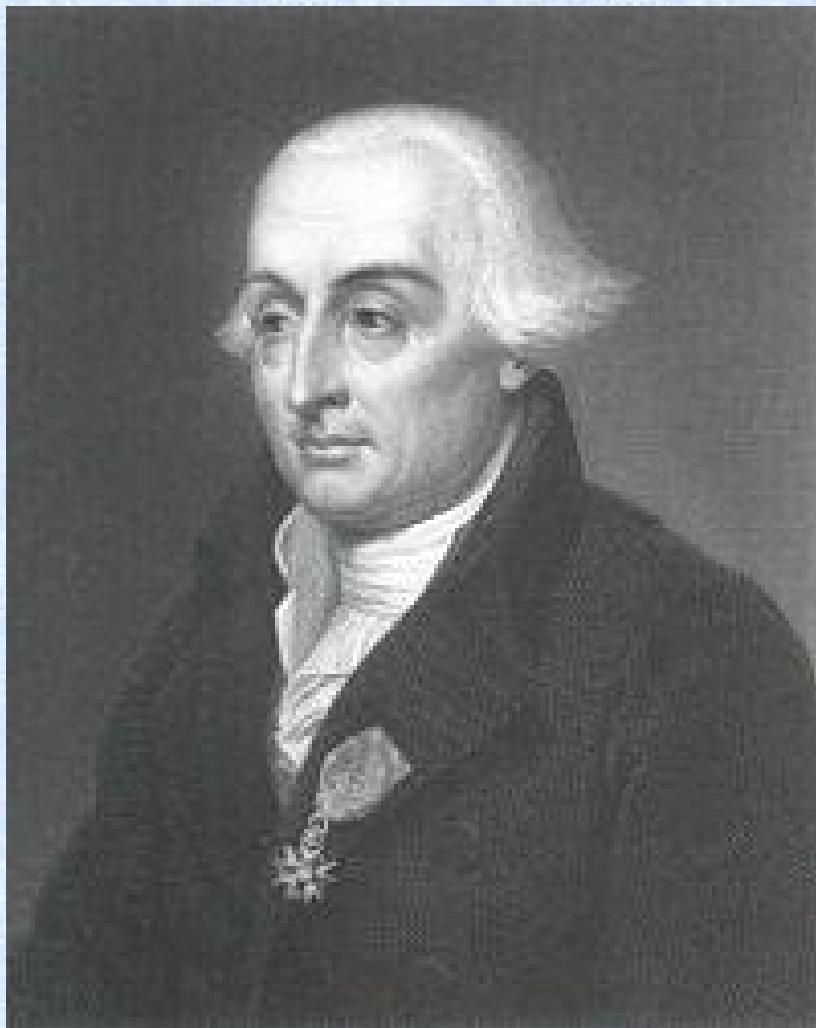
A PARIS,

chez HENRY AGASSE, libraire, rue des Poterins, n°. 18.

AN VII



Charles Bossut.



FILIPPO BURZIO

# LAGRANGE



Prefazione di Luigi Pepe



S A G G I O  
SULLA  
STORIA GENERALE  
DELLA  
MATEMATICHE  
DI  
CARLO BOSSUT.

*prima edizione italiana con riflessioni  
ed aggiunte*

D.Y.  
GREGORIO FONTANA.

TOMO PRIMO

MILANO 1802.

presso 

Nomina e Tosi, Librai-Stampatori sulla corsia de' Duchi.	G.P. Gioberti, Editore sulla corsia de' Servi.
---	---



AB. PIETRO COSSALI

P. D. Calabri Nobiliss.  
Abbez. Reg. di Bracciano e Fiume  
Marchese di S. R. Nobiliss.

*Maria Teresa Borgato - Luigi Pepe*



*Giambattista Guglielmini: la biblioteca  
di uno scienziato nell'Italia napoleonica*

Corbo Editore

SAGGIO  
SULLA  
STORIA DELLE MATEMATICHE  
CORBEDARIO DI SCELTE NOVIZIE  
BIOGRAFICHE  
AD USO DELLA GIOVENTÙ  
OPERA  
DEL SIG. PROFESSORE  
PIETRO FRANCHINI

LUGGA  
DALLA TIPOGRAFIA  
DI FRANCESCO BERTINI  
MDCCCXXI.



# Libri matematico

- Teoria dei numeri
- Analisi matematica
- Fisica e fisica matematica
- Collaborazione al giornale di Crelle
- Memorie pubblicate in Francia
- Prime pubblicazioni, 1820-1825
- Un intenso periodo di studio, 1826-1829

S. LEITCH SOTHEBY & JOHN WILLIAMS,  
WITTMORE STREET, LONDON.

CATALOGUE

Mathematical, Historical, Bibliographical & Miscellaneous  
PORTION OF  
THE CELEBRATED LIBRARY

M. GUGLIELMO LIBRI.

PART I. A. L.

DAVIS, OF NEW YORK.

From	To	Price	Condition
A. L.	B. L.	\$10.00	Good
B. L.	C. L.	\$10.00	Good
C. L.	D. L.	\$10.00	Good
D. L.	E. L.	\$10.00	Good
E. L.	F. L.	\$10.00	Good
F. L.	G. L.	\$10.00	Good
G. L.	H. L.	\$10.00	Good
H. L.	I. L.	\$10.00	Good
I. L.	J. L.	\$10.00	Good
J. L.	K. L.	\$10.00	Good
K. L.	L. L.	\$10.00	Good
L. L.	M. L.	\$10.00	Good
M. L.	N. L.	\$10.00	Good
N. L.	O. L.	\$10.00	Good
O. L.	P. L.	\$10.00	Good
P. L.	Q. L.	\$10.00	Good
Q. L.	R. L.	\$10.00	Good
R. L.	S. L.	\$10.00	Good
S. L.	T. L.	\$10.00	Good
T. L.	U. L.	\$10.00	Good
U. L.	V. L.	\$10.00	Good
V. L.	W. L.	\$10.00	Good
W. L.	X. L.	\$10.00	Good
X. L.	Y. L.	\$10.00	Good
Y. L.	Z. L.	\$10.00	Good
Z. L.	A. L.	\$10.00	Good

HISTOIRE  
DES  
SCIENCES MATHÉMATIQUES  
EN ITALIE,  
DEPUIS LA RÉNAISSANCE DES LETTRES

DU XIV<sup>e</sup> AU XIX<sup>e</sup> SIECLE,

PAR GUILLAUME LIBRI.

TOME PREMIER.

A PARIS,  
CHEZ JULES RENOARD ET C<sup>°</sup>, LIBRAIRES,  
RUE DE TURIN, n<sup>o</sup> 6.

—  
1838.

*Italia incerata, Italia nigræ  
S. V. A. V. T. C. L.*

*L'éditeur offre est l'assurance  
aux Amis  
qui il a laissé en Italie.*

128783

Ces considérations pourraient, dans notre époque, s'appliquer à plus d'un pays : il en est d'autres qui s'adressent plus particulièrement à l'Italie. Là, souvent, des hommes plus généreux qu'éclairs affirment qu'il faut quitter toute autre occupation pour se consacrer uniquement à la délivrance de la patrie. L'histoire doit montrer, à ces esprits trop exclusifs, Michel-Ange travaillant tantôt aux fortifications de Florence, tantôt aux fresques du Jugement-Dernier, et Machiavel écrivant ses plus beaux ouvrages à peine sorti d'une conspiration avortée. Elle doit prouver, par l'exemple de Giampatella, enseveli vingt-sept ans dans un cachot, et plusieurs fois torturé pour avoir tenté de chasser les Espagnols de l'Italie, que l'amour de l'indépendance n'exclut pas l'exercice des plus nobles facultés de l'humanité.

Ce n'est donc ni l'oppression ni l'antour de la liberté qui devraient empêcher le génie de se développer en Italie. Les séductions du plaisir, le scepticisme du cœur, le manque d'une forte volonté, et surtout le démoralisement qui suit toujours d'infructueuses tentatives, seraient plus propres à produire un effet si funeste. Si l'Italie est malheureuse, les Italiens doivent se raidir contre l'adversité, et montrer qu'ils ne l'ont pas méritée. Le vrai scepticisme, c'est le doute d'esprits mais il faut accepter le doute comme

une nécessité, sans se laisser maîtriser par lui ni entraîner à la mollesse. Dans toutes les circonstances, sous tous les gouvernements, les esprits élevés doivent avoir honorer et illustrer leur pays, car c'est encore là du patriotism.

L'importance de l'histoire serait bien diminuée, si l'étude des temps passés ne devait pas profiter aux nôtres. Si j'ai su rendre dans cet ouvrage les impressions que j'avais éprouvées, on sentira que rien n'est plus injuste que le mépris que l'on affecte pour la science imparfaite de nos aïeux. Sans leurs essais nous serions encore dans l'ignorance; et peut-être ce savoir, dont nous sommes si fiers, est-il destiné à exciter bientôt un sourire de pitié chez une postérité injuste à son tour. Ni les hommes, ni les nations ne sauraient mépriser leur propre enfance; et il faut que les plus puissans et les plus glorieuses n'oublient pas qu'ils auront aussi leur vieillesse. Tous les siècles, comme tous les peuples, contribuent aux destinées de l'humanité : il y en a eu de plus obscurs, de plus malheureux, mais c'est un motif pour les plaindre et non pas pour les mépriser.

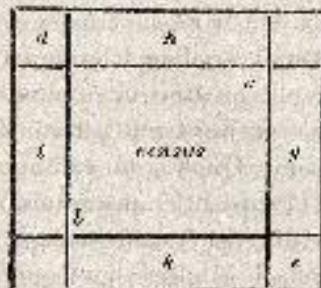
Et d'ailleurs, sommes-nous sûrs de valoir en tout mieux que nos ancêtres? On le proclame sans cesse, mais moi je n'oserais pas l'affirmer. Tout ce qui est nouveau n'est pas un perfectionnement : souvent ce n'est qu'un retour vers

des choses déjà oubliées; et puis, à présent, nous changeons si vite en tout, nous passons si brusquement d'un extrême à l'autre, que, par cette continue mobilité, nous donnons un démenti continué à nos prétentions. Que dirait-on si l'on voyait les géomètres, les astronomes, changer sans cesse toutes leurs méthodes, tous leurs systèmes, et parcourir rapidement la cercle des opinions les plus opposées? On dirait sans doute que les sciences qu'ils cultivent sont dans l'enfance. Que faut-il donc penser de ces peuples qui se proclament maîtres en science sociale, et qui changent à chaque instant de constitution et de tendance politique? On flatte les nations et les siècles; mais malheureusement l'homme semble avoir toujours eu les défauts inséparables d'une grande et rude énergie, ou les qualités qui accompagnent des moeurs plus douces, il est vrai, mais plus molles; et ce million de Gaulois qui surent mourir pour s'opposer à César avaient des vertus que nous avons oubliées.... et que nous aurons peut-être encore demain. D'ailleurs, dans des circonstances analogues, les mêmes causes produisent encore les mêmes effets. Nous avons vu, dans le *Siècle des Lumières*, au centre des villes les plus palissées, le peuple se ruer (comme au moyen âge) sur les passants et les déchirer en lambeaux, leur attribuant l'apparition d'une terrible épidémie; et nous voyons

nos légions transportées au-delà des mers, lutter de barbarie avec des peuples qu'on disait vouloir civiliser; tandis que, dans un autre continent, des nations qui prétendent servir de modèle à la vieille Europe, traitent leurs semblables comme des bestiaux, et transforment un système la destruction graduelle des anciens maîtres du sol. N'insultons donc pas à la mémoire de nos aieux!

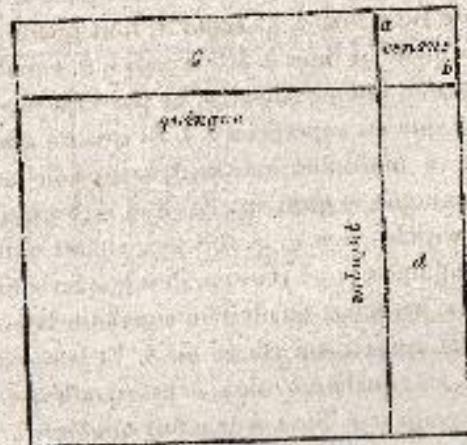
Je sais bien que, dans un siècle d'applications et tout positif, on ne peut faire aucun cas des générations *instinctives* qui sont rentrées dans le sein de la terre; mais, à mes yeux, ce mépris pour les morts est loin d'être un signe de perfection. L'histoire dira un jour qu'an foyer de la civilisation, aux portes de nos capitales, on nous enjoignait insolemment d'emporter d'un cimetière les ossements de nos pères, pour abréger le chemin aux charrettes des rouliers. Elle dira aussi que dans cette Italie, qui se repose si volontiers sur d'anciens lauriers, et qu'on accuse d'être la terre des morts, les hommes les plus illustres attendent encore une pierre tumulaire, tandis qu'il y a des villes opprimes où les médailles et les statues sont prodigieuses aux chanteurs et aux danseurs. Elle dira surtout qu'après une lutte qui a soulevé tous les peuples de l'Europe, les champs où gisaient nos soldats furent livrés à des compagnies qui transfor-

incepit quod inde pervenit in quatuor, erit quod perveniet multiplicacioni medietati ejus in se equale. Sufficit igitur eis multiplicatio medietatis radicem in se, loco multiplicandi quartam in se quadratorum.



Est ejus precepsa forma altera ad hoc idem perducere, que est superficies  $a, b$ , que est census. Volumen autem ut addamus ei equale decem radicibus ejus. Mediabimus igitur decem et erant quinque. Et faciamus eas duas superficies super duas partes  $a, b$ , que sint duo superficies  $g, d$ , quarum cuiusque longitudine sit equalis lateri superficie $\alpha, b$ , et latitudo ejus sit quinque, qui est medietas decem. Remanebit ergo nobis super superficiem  $a, b$ , quadratura quod si ex quinque in quinque, qui est medietas decem radicem quae s' addidimus super duas partes superficie $\alpha$  prima. Scimus autem quod superficies prima est census et quod duo superficies que sunt super duas ipsius partes, sunt decem radices ejus. Et hoc totum est triginta novem. Adhuc igitur ut majoris superficie quadratura compleatur erit totum illud quo: aggregatur sexaginta quattuor. Accipe ergo radicem ejus que est quadratorum,

unum laterum superficie $\alpha$  maioris quod est octo. Cum ergo mutuerimus ex ea equale ei quod super ipsam addidimus quod est quinque, remanebit tres qui est latitudo superficie $\alpha, b$ , qui est census. Ipse namque est radix ejus, et census est novem. Census autem et viginti unum equantur decem radicibus.



Ponam itaque census superficiem quadratam ignoratum laterum que sit superficies  $a, b$ , dicinde alijungam ei superficiem quadratam laterum cujus latitudo sit equalis uni lateri superficie $\alpha, b$ , quod sit latus  $g, d$ , et superficies sit  $g, d$  et ponam ipsam esse viginti unum; ergo longitudine duarum superficierum simul latus  $g, d$ . Nos autem iam novimus quod longitudine ejus est decem ex numeris. Omnis namque superficie quadrata equaliter laterum et angulorum, si unus latus multiplicatur in unum, est radix illius superficie, et si in duos est due radices ejus. Preligunt igitur jam dictum est

# HISTOIRE

105

## SCIENCES MATHÉMATIQUES

EN ITALIE,

DEPUIS LA RENAISSANCE DES LETTRES

ÉDITIONS DE M. GUILLAUME LIBRI.

PAR GUILLAUME LIBRI.

TOME SECOND.

---

A PARIS,

CHEZ JULIUS BENOYARD ET C<sup>°</sup>, LIBRAIRES,

1838. TOME II. N<sup>o</sup> 1.

1838.



hommes utiles : mais ce qu'ils ont fait, d'autres l'auraient fait à leur place. Tout dégénéra alors ; le Belcari meurrit la gloire de Dante, et les sonnets de Burchiello firent oublier un instant ceux de Pétrarque (1). Ce barbier fit école, et son genre baroque fut imité par les hommes les plus instruits de ces temps corrompus (2).

Quelques écrivains ont attribué à la protection des princes italiens, et surtout à celle des Médicis, qui déjà s'apprétaient à monter sur le trône, la gloire littéraire de l'Italie au quinzième siècle. C'est principalement par l'influence de quelques écrivains anglais, de Roscoe sur-

tom. III, vol. 87<sup>e</sup>, (Recueil) un recueil des monumens qui prouvent que même dans des siècles plus tard les moyens d'instruction n'étaient pas trop sévères en Italie, et qu'ils étaient plus doux qu'à l'étranger. Ainsi, par exemple, la gravure qui représente dans le *Domino Scoto et Pise* par une femme qui l'aîte, taudia que dans les cathédrales d'Urbino et de Lazio, il y est figurée par une femme qui fournit un enfant.

(1) Le Lazar a dit : « Burchiello, il quale dagli scultori nostri fu sindaco terzo per Dante, » vid. Petrarca, *Novell. de Florentinis inventis*, p. 88.

(2) Parmi les inventeurs de Burchiello, il faut citer Leon Baptista Alberti, également célèbre dans les sciences, dans les arts et les lettres. Cet homme archéologue, il est trop connu pour qu'il soit nécessaire de rappeler ses œuvres. On sait qu'il a eu le mérite difficile de transper Alde le jeune, qui a publié comme seconde une édition intitulée *Philodorus*, qui al-

tout, que ces idées ont été généralement adoptées. Mais un examen attentif prouve que dans le cas actuel le fait principal et l'explication qu'on y donne sont également incorrects. Car, si l'on entend par gloire littéraire autre chose qu'un grand étalage d'érudition, ou des collections formées à grands frais, l'Italie ne fut pas glorieuse à cette époque, et elle ne reçut son éclat que sur le déclin du siècle, et indépendamment de toute protection. Ce furent des hommes malheureux, forcés pour la plupart d'aller chercher du pain noir du pays qui les avait vu naître, tels que Léonard de Vinci, Pacioli, Colombo, l'Arioste, Machiavel, Michel-Ange, qui rendirent à l'Italie sa splendeur. Des musées, des cabinets de médailles ne furent

bonifiés et composés (Burchiello morto, V. singla, tom. 4, note — *Lequidam condit sceleris Philodorus*, Luca, 1683, ix—8). Alberi aussi, quoique le premier à appliquer à la poésie italienne les règles de la prosodie latine. Il posséda inventé un instrument pour copier les tableaux de les abîmant à volonté (Fusari etc., tom. V, p. 66), et un autre pour déterminer la profondeur de la mer d'après le temps qu'emploie un corps plus léger que l'eau à remonter du fond à la surface (Mancini, *de Farnentini inventis*, p. 24 et 25). Un instrument à mouvements se trouve déjà indiqué dans un ouvrage du Savoysard, écrit plus de trois siècles auparavant.

Voyez la note IV à la fin du volume.

pas la gloire d'une nation. Et d'ailleurs cet amour de l'antiquité était un caractère général du temps, et n'appartenait pas plus spécialement à tel prince qu'à tel individu. Tous les citoyens riches faisaient à cette époque travailler les artistes; souvent ils envoyaient des savans, dans les contrées les plus éloignées, à la recherche des manuscrits. A Florence, Niccoli Niccolini était un amateur moins riche sans doute, mais plus instruit et non moins zélé que Côme de Médicis. Et il faut remarquer à l'avantage de Niccoli, qu'il n'a jamais envoyé de sicaine contre les savans qu'il avait employés (1). On

(1) Lorsqu'on examine avec l'objectivité toutes les plumes de l'humanité de Côme de Médicis et de Piliotto, il est difficile de ne pas se persuader que le père de la patrie tenta plusieurs fois de faire assassiner le philologue de Tolentino. Au reste, l'tradition avait amenuisé en suite les querelles aristocratiques, et les deux grands efforts des philologues du quinzième siècle étaient dirigés contre leurs rivales. Les rivalités les plus vives entre eux Piliotto, Niccoli, Poggio, Leonardi Ariotti, Brancacci, Valla, etc., etc., occupèrent une grande partie du quinzième siècle, et l'autre, au moins jusqu'à négatif pour les lettres. Le style grossier de leurs disputes rend les documents de ces eruditus moins plus déroutables (Vance, à ce sujet, *Ricordi, vita di Piliotto*, Milano, 1803, 3 vol. 14-5, tom. I, p. 91-95 — *Ricordi, vita di Guarino*, Brescia, 1803, 3 vol. 12-6, tom. II, p. 79-81 suiv. — *Shepherd, vie de Poggio Bracciolini*, Paris, 1793, in-8, p. 75 et suiv.).

a répété souvent, et bien à tort, que la prise de Constantinople par les Turcs avait servi à poloniser l'Italie en l'enrichissant des débris de la Grèce. Mais nous croyons avoir prouvé que les Italiens n'avaient rien à apprendre (1) des Grecs lorsque l'empereur de Constantin s'écroula pour toujours.

Il fallait être riche pour rassembler des manuscrits et pour en faire copier avec ce luxe qui distinguait la plupart de ceux qui ont appartenu à Alphonse, roi de Naples, et aux Médicis. Mais tout cela n'était qu'un vain appareil. Quel est, en effet, le secours qu'ils ont accordé à Poggio Bracciolini, lorsqu'il parcourut à ses

(1) Cela n'avait pas échappé à l'esprit de Voltaire, dont on a été témoin un peu trop de décrire les idées historiques. Voici ce qu'il dit dans le chapitre 82 de l'*Histoire sur les Macédo*: — « On fit redoubler de toutes ces belles nouveautés aux Toscans. Il fut tout renouvelé par leur seul génie, excepté que le peu de science qui était noch à Constantinople relâchait en Italie avec la langue grecque, par les corrompus des Turcs, Florence fut alors une nouvelle Athènes... — On vit par là que ce n'est point aux Turcs que l'Europe doit son malheur qu'à ce qu'on a dû le transmettre des Grecs. Les Grecs l'y pouvaient enseigner aux Italiens que le grec, la latin et persique étaient toutes trois des véritablest sciences, et qu'en des Arabes par l'on venait le peu de physique et de mathématique que l'on savait alors ».

La première édition d'Homère est due au patronage d'un simple citoyen dont personne ne parle, et l'on cherche en vain à cette époque un grand mouvement typographique dû à la magnificence d'un souverain (1).

français le nord de l'Europe pour copier des manuscrits (2). Quels encouragements ont-ils donné aux premiers imprimeurs qui devaient alors surmonter tant d'obstacles? Ces hommes laborieux ont été accueillis d'abord dans des couvents ou chez des particuliers; mais les princes, et ceux qui se disposaient à l'être, semblaient déjà pressentir ce que la presse deviendrait un jour. A Paris, on voulait brûler les disciples de Gutenberg; à Rome on les laissait mourir de faim (3).

(1) « Nullus enim vel patre vel iudeo his (Scriptis ac Manuscriptis), nonnaturae actione, sive extrinsecis doctrinæ, nulli sapientiam, ne doceantur sicut omnes, nulli virutem. Non est, in quaestione quidam virtutis signum apparente, nulli nisi pressa vestigia. Suscepit hic fore intuens, ob diligenter et laboriter peragradam Abencaniam librorum perquirere locum grise, qui in cœstibis apud illos reclusis deinceps in iecoribus et ceteris cœstiis. Quo si te multum proficit latius audire ejus industria. Nam nunc Claramus certiorum, integrorum Quintilium, ..., risulat nobis... Haec cum si co- tuissem in lucem celum, eisque ubertate ut quasi certa esse posponam, et ampliora in cœstibis tranquillam postea cui principes, aut patribus ut subiectum aparte sui acrii arbitrii. » (Puglia epist., Argent., 1715, m-fol., f. 45r.) — On voit par les lettres de Puglia que les œuvres de Saint-Georges étaient alors manuscrites avec aussi peu de soin que les manuscrits du Moyen-Âge. lorsque Puglia alla visse nel loro bibliothèques (Sacerdoti, xx. Je Puglia Etacchini, p. 61).

(2) Vézey le fermier, Lettre de Scey et Syys à Poumery à

Scite IV, le dico dans le ca. quinzième volume de Glossaire de Nicolas de Lyre, imprimer à Rome ca. 1495. Au reste, si les papes n'ont pas perdé les imprimeries, au moins ils ne les ont pas perduées. On sait qu'à l'instar de côté les *Domes Publernum* et le *Commemoratio et Almanach de Gouda*, dont la validité est due à une partie typographique, Rome est la seconde ville de l'Europe où l'imprimerie a été établie. Et il ne faut pas oublier que dès l'origine le cours de Rome a profité de cette première invention pour activer la vente des indulgences. Les *ittera indulgentiarum* de Nicolas V, imprimés avec caractères romains en 1455, sont le plus ancien document typographique portant une date certaine.

(3) Si les Italiens n'ont pas inventé l'imprimerie, au moins c'est en Italie qu'ont abouti toutes les forces les plus heureuses trouvées en reproduisant les documents de l'Antiquité. Parce que les éditions de ce temps sont italiennes, et donc le succès de 1455, les œuvres dijonnaises n'ont pas été créées du répertoire italien. En peu d'années, l'imprimerie était née dans toute l'Italie. Des villes secondaires, des villages même, s'élevèrent de ce singulier dans cet art. Quatre ans après la première édition de Psalter, sept ans après l'incubus des de l'imprimerie en Italie, Jesi Montone et L'Orteigno ont publié en même temps une édition de l'*Eccl. de saint Paul*. Et il serait difficile d'en faire une plus belle préface. Les premières œuvres des classiques grecs, et précoces,

au lieu de ranimer et protéger les lettres, comme on le repète tous les jours, Laurent de Médicis n'a fait, comme l'on fait d'ordinaire les grands, que protéger la médiocrité. Les membres de son académie platonique étaient des étudiés qu'il payait et qui le vantaiient dans leurs écrits : mais en même temps les Toscans les plus illustres étaient forcés de s'exiler. Landino, Marsilio Ficin, Pic de la Mirandole, étaient, il est vrai, accueillis noblement par lui ; mais il ne faut pas oublier qu'en même temps Léonard de Vinci, Pacioli et Alberti quittaient la Toscane. On poussait Pulci à écrire contre Franco, ou encourageait les auteurs des *Cantus Carnarvalenses*, nouveaux chants fuscemins, mais Bellinzona devait aller chercher du pain à

---

caractères orientaux, tout dix exilés en Italie. Or illico, sans parler de l'invention de la gravure sur cuivre, qui est due à Albrecht Dürer, ni des instruments fabriqués par Francesco di Giorgio à Florence, lorsque les Allemands qui avaient envahi le royaume d'Urbino, il est permis de croire que l'expansion de l'imprimerie déclina, qui avait été révélée à l'Europe par les voyageurs vénitiens, et la connaissance de ces caractères mobiles que les libraires italiens employaient depuis si longtemps pour former avec tout de régularité les caractères des romanciers, n'aurait pas été insulée aux Allemands qui ont inventé l'imprimerie.

Milan, Laurent de Médicis a usurpé une gloire qu'il ne mérite pas. Qu'est-il resté de ses travaux et de ceux de ses protégés ? Rien qui mérite d'être étudié à présent. Qu'a-t-il fait pour Toscanella, que Colomb consultait avec tant de déférence ? Qu'a-t-il fait pour Vespuce, heureux navigateur et habile astronome ? S'il admet à sa table Michel-Ange encore enfant, la statue de neige que Pierre de Médicis lui fit faire plus tard, la comparaison qu'il faisait de Buonarroti avec un coureur espagnol (1), nous donnent la mesure du respect que Laurent avait su inspirer à son fils pour l'immortel artiste. En refusant toujours, malgré les plus vives instances, de retourner dans sa vieillesse auprès d'un Médicis, Michel-Ange doit nous faire comprendre ce que valait la protection de cette famille. Un seul homme de génie, Politien, est resté auprès de Laurent. Mais l'histoire de la conjuration des Pazzi montre à quelles conditions il était protégé. Au reste, on sait que Politien lui-même ne manqua pas d'esuyer des dégâts et des tracasseries dans la fa-

ville du maître de Florence (1). C'est à cette époque de prospérité que Paul II excommuniait les académiciens et faisait torturer les savans; et que le duc de Milan, laissant Leonard sans pain et sans vêtements en hiver, lui suggérait la pensée d'abandonner les arts.

Voilà ce que furent au quinzième siècle les princes italiens, et ces Médicis qu'on a voulu immortaliser, et à qui les étrangers s'obstinent encore à attribuer la renaissance.

Les vrais bienfaiteurs de l'Italie, ceux qui lui ont rendu son ancien éclat, ne sont pas les hommes qui l'ont opprimée. Car, il est bon de le répéter, jamais les tyrans n'ont fait la gloire d'une nation. L'Italie doit sa splendeur à ces hommes courageux qui, à une époque de barbarie, allaient dans des contrées éloignées chercher la science chez des infidèles, malgré les préjugés qui devaient les en détourner, malgré mille dangers qui les menaçaient. On ne peut songer sans émotion à ces batailles infatigables que rien ne rebutait, et qui, sans espérer aucun ré-

compense, faisaient tant d'efforts pour introduire chez les Chrétiens les sciences des Arabes (2). Gérard de Crémone et Platone de Tivoli ont plus fait pour les sciences que tous les princes du quinzième et du seizième siècle. Après ces premiers maîtres, l'Italie doit sa civilisation aux hommes qui l'ont affranchie de la féodalité,

(1) *Roman: the life of Lorenzo de' Medici*, traduction, 1869, (vol. I, p. 5), tom. III, p. 282.

(2) Ce n'est pas seulement, comme on le croit généralement, au onzième et au douzième siècle que les Arabes exercèrent de l'influence en Italie. Cette influence s'est continuée bien plus longtemps. Au moyen âge la science par excellence est placée en Orient: les savants sont orientaux, les enseignements aussi. Les fossiles antiques en offrent plusieurs exemples. Dans les anciens poèmes, dans les premiers romans, les Européens ne voient toujours les Alpes des Orientaux. Les idées des Arabes étaient deve nues familières en Italie, leur langue le fut aussi, et dans les sciences elle était indispensable. L'*Opus Parabolanius de Alchimico Syriaco*, le *Chirurgia rationalis de Simon de Genua* ne sont qu'en que des éditions arabes, tous les écrits scientifiques étant alors tirés de cette langue. Dans le commerce on se servait à chaque instant de mots orientaux: *Tondace*, *Dizem*, *Karato*, *Reiu*, et les empê d'autre sorte semé arabes, se trouvent dans des traités du commerce du quatorzième et du quinzième siècle écrits en italien. On avait même pris les divisions des savans, et les noms des constellations et des corps de l'univers où la navigation devient plus difficile (*Bella Belissimi*, tom. III, p. 86 et suiv.; tom. IV, p. 98, etc. — *Tacopini*, viiiij, tom. II, p. 63 — *Glossarium arabum*, t. 1, 117, etc., etc.).

HISTOIRE  
DES  
SCIENCES MATHÉMATIQUES  
EN ITALIE,  
DEPUIS LA RENAISSANCE DES LETTRES

DANS LA SÉRIE DE L'ESPRESSO LIBRAIRIE.

PAR GUILLAUME LIBRE

TOME PREMIÈRE

A PARIS,  
CHEZ JULES BENOARD ET C°, LIBRAIRES,  
662 DE RUE SAINT-DENIS. N° 6.

—  
1840.



nente con sei gradi d'obliquità colla lunghezza del suo corpo e colla larghezza delle sue ali o aperte e in disposizione di discendere a mezzodi con due gradi d'obliquità che il suo resto disceso sarà amesso infra liberto e ponente, provasi sic la lunghezza dell'incollo la linea *b*, volta a ponente con *b*, e la linea *c*, ha la larghezza dell'ali volte a mezzodi colla *d*, ora perché la linea *ab*, a sei gradi d'obliquità a ponente e la linea *ac*, ma *a*, a mezzodi, in somma sono 8 gradi che vibraciono



8 quarti cioè *a*, venti *d*, è mezzodi e *c*, libeccio, *b*, è ponente che tre venti che inclinano *a*, spaij come *d*, *c*, et *ab*, ora il resto resterà tanto più vicino al *b*, che al *d*, quanto la potenza di *b*, è maggiore che la potenza di *d*, sicchè esendo *b*, 8, sia *P.* a che fa 8 togli un mero proporzionale di conversa propotione che dividà 8 in tal modo (MS. de Léonard de Vinci, vol. N, f. 65).

## NOTE IX.

Dans le traité du mouvement des eaux, on trouve un chapitre qui a pour titre : « Come coll' acque correnti si deve condurre il terreno de' monti nello valli piene, farle fertili, e carar l'aria circostante. » (Vinci, *L. da, del moto e misura dell' acqua*, p. 191). — Ce chapitre a dû être extrait d'un manuscrit P (f. 14), où je l'ai retrouvé avec quelques légères variantes, qui prouvent que le copiste avait de la difficulté à lire l'écriture de Léonard. Voici maintenant d'autres passages relatifs aux Colleteres, que j'ai tirés de ses manuscrits.

*Dello atterramento de' paduli.*

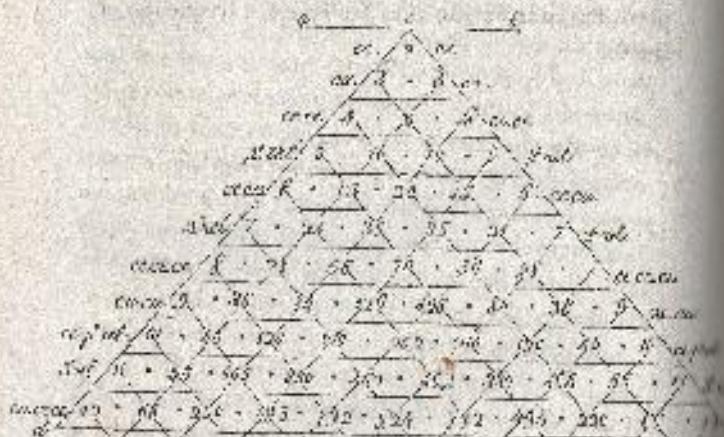
Ei atterramenti de' paduli saran fatti quando in essi paduli sien condutti li fiumi torbidi.

Questo si prava perchè dove il fiume corre di là leva il terreno e dove si ritarda qui lascia la sua turbolenzia, e questo è perchè nei fiumi torbidi l'acqua si ritarda come ne' paduli nelli quali l'acqua non di moto inenabile. Ma in essi paduli il fiume deve entrare per istorto loco basso e stretto e uscire per espazio largo e di pocha profondità, e questo è necessario perchè l'acqua corrente del fiume è più grossa di terreni di

## NOTE XXXIII.

(suite p. 361.)

Voici la figure qui se trouve dans le *General tractate* (part. II, f. 74, lib. II, c. 21) pour exprimer successivement les coefficients des diverses puissances du binôme.



La règle que donne Tartaglia dans ce chapitre, pour former un coefficient quelconque par la somme des deux coefficients qui lui correspondent dans la rangée supérieure, est très générale. En effet, on a toujours

$$\frac{s(n-r)(n-s)}{r!s!(n-r-s)!} = \frac{(n-r+1)\dots(n-m+1)}{(r+1)\dots(m+1)} \cdot \frac{(n-m+1)\dots(n-n+1)}{(m+1)\dots(n+1)}$$

$$= \frac{(n+r-n)(n-r)}{(r+1)\dots(n+1)} = \frac{(n-r+1)\dots(n-n+1)}{(r+1)\dots(n+1)}$$

## NOTE XXXIV.

(suite p. 363.)

Je vais donner différents extraits de Bonelli qui renferment des faits intéressans pour l'histoire des sciences. La *Dédicace* et l'*Avertissement* nous révèlent des particularités fort curieuses de la vie de Bonelli; le chapitre où sont résolues les équations du quatrième degré nous fait connaître la méthode de Pierrement Bietari, que Bonelli s'est reproduite dans son ouvrage.

AL. BEVER.<sup>MO</sup> ROSS. IL SIG.  
ALESSANDRO RUFINI, VESCOVO DI MINISSIMO  
DI MELFI SIGNORE  
E PADRE OT SEMPER OBEDIENS,  
GASPARDI BONELLI DA ROTIMINA,

Così veglio oggi di introduttio sparsa una da tutti gli scrittori de nostri tempi, di dare al mondo l'opere loro senza el nome di qualche, è uno smorevolissimo Padrone, ovvero honorato signore (arrechi con la defessa del nome suo restato da faccatori sicuri, et sequestrati quanto più di reputazione e grandezza) che, chi altrimenti facesse sarebbe tenuto d' per huomo troppo ambizioso, o talmente curioso a gli altri

## NOTE XXXV.

( note 163. )

Mon illustre confrère, M. Plana, a eu la bonté de me transmettre la note suivante relative à Bombelli : je m'empresse d'en enrichir mon ouvrage, et je suis convaincu qu'elle excitera l'attention des géomètres.

« Note sur la lettre I de Leibniz à Huyghens. »

« La phrase « Mais il ne s'ensuit pas que l'opération par son *plus d'avenir* est bonne » mérite une explication, car l'opération de Bombelli est très juste, et Leibnitz en écrivant cette phrase donnait à entendre qu'il n'avait pas aussi la finesse inhérente au calcul de Bombelli. En effet, la formule de Cardan se réduit à dire que l'équation  $x^3 - px - q = 0$  a pour racine :

$$x = \sqrt[3]{\Delta} + \sqrt[3]{\bar{\Delta}}$$

en prenant pour plus de simplicité :

$$x = \frac{q}{3} + \sqrt{\frac{q^2}{9} - \frac{p^3}{27}}; \quad \bar{x} = \frac{q}{3} - \sqrt{\frac{q^2}{9} - \frac{p^3}{27}}$$

donc, en appliquant cette formule à l'équation  $x^3 - 12x - 4 = 0$ , on obtient :

$$x = \frac{4}{3} + \sqrt{\frac{16}{9} - \frac{128}{27}}; \quad \bar{x} = \frac{4}{3} - \sqrt{\frac{16}{9} - \frac{128}{27}}$$

Bombelli a remarqué qu'on avait ici  $\Delta = (x + \sqrt{-1})^3$ ;  $\bar{\Delta} = (x - \sqrt{-1})^3$  et de là il a conclu avec raison que  $x^3 - (x + \sqrt{-1})^3 - (x - \sqrt{-1})^3 = 4$ . Ainsi, cette

opération est fort bonne. Cependant il est remarquable que ce morceau du livre de Bombelli, que Leibnitz semble critiquer, soit au contraire loué par Lagrange dans sa troisième leçon donnée en 1770, à l'école normale. Il s'exprime ainsi : « L'algèbre de Bombelli ne contient pas seulement la découverte de Ferrari, mais encore plusieurs remarques importantes sur les équations du second et du troisième degré, et surtout sur le calcul des radicaux, au moyen duquel l'auteur parvient, dans quelques cas, à tirer les racines cubes imaginaires des deux binômes de la formule du troisième degré dans le cas irréductible, et qui donne un résultat tout réel et fournit la preuve la plus directe de la réalité de ces sortes d'équations. » Et plus loin, Lagrange dit au sujet de l'exemple même cité par Leibnitz : « C'est de cette manière que Bombelli s'est convaincu de la réalité de l'expression imaginaire du cas irréductible. »

Relativement à ce que Leibnitz dit dans cette lettre au sujet de l'équation  $x^3 - 12x - 4 = 0$ , on pourrait faire les remarques suivantes. J. A. Fresnel de Caen donne dans ce cas :

$$\begin{aligned} \sqrt[3]{\Delta} &= \sqrt{\frac{q}{3} + \sqrt{\frac{q^2}{9} - \frac{p^3}{27}}} = \sqrt{\frac{q}{3} + \sqrt{\frac{16}{9} - \frac{128}{27}}} = \sqrt{\frac{4}{3} + \sqrt{\frac{16}{9} - \frac{128}{27}}} \\ \sqrt[3]{\bar{\Delta}} &= \sqrt{\frac{q}{3} - \sqrt{\frac{q^2}{9} - \frac{p^3}{27}}} = \sqrt{\frac{q}{3} - \sqrt{\frac{16}{9} - \frac{128}{27}}} = \sqrt{\frac{4}{3} - \sqrt{\frac{16}{9} - \frac{128}{27}}} \end{aligned}$$

et par conséquent

$$x = \left( -\frac{3 + \sqrt{-7}}{3} \right) + \left( -\frac{1 - \sqrt{-7}}{3} \right) = -1$$

Il est vrai que Bombelli n'écrit pas cette exac-

HISTOIRE  
DES  
SCIENCES MATHÉMATIQUES  
EN ITALIE,  
DEPUIS LA RENAISSANCE DES LETTRES

DEPUIS LA RENAISSANCE DES LETTRES.

PAR GUILLAUME LIBRI.

TOIUS QUATRIÈME.

A PARIS,  
CHEZ JULES RENOARD ET C. LIBRAIRES,  
RUE DE RICHELDRE, N° 6.  
—  
1845.

beaux génies qui aient brillé sur la terre, cependant on n'a compris toute l'importance de ses ouvrages que lorsque la révolution qu'il voulait pendre s'était accomplie déjà dans la philosophie naturelle. Les physiciens, les géomètres, obligés de résister aux attaques et aux persécutions des péripatéticiens, crurent pendant long-temps que la philosophie rationnelle leur était toujours hostile, et c'est peut-être là une des causes qui les ont éloignés de Bacon. Galilée se garda d'exposer son système d'une manière abstraite, et se borna à déclarer qu'il n'y avait d'autre livre infallible que la nature (1), où toute la philosophie était écrite en caractères mathé-

matiques. Ce fut un grand trait d'habileté de sa part, voulant combattre les scolastiques, d'opposer l'univers à leurs livres au lieu d'attaquer l'autorité par l'autorité.

(1) *Galen, opere, Fossense, pars. 1, vol. ius-8, tom. 12, p. 983.*

matiques. Ce fut un grand trait d'habileté de sa part, voulant combattre les scolastiques, d'opposer l'univers à leurs livres au lieu d'attaquer l'autorité par l'autorité.

Les services immenses rendus par Galilée à la philosophie ont été proclamés dans la patrie natale de Bacon. Il suffira, à cet égard, de citer Buno (1), historien subtil et philosophique, qui

(1) The first glory of literature in this island, during the reign of James, was Lord Bacon. Most of his performances were composed in Latin; though he possessed neither the elegance of that, nor c'e la native tongue. If we consider the variety of talents displayed by this man, as a public orator, a man of business, a wit, a caviller, a companion, an author, a philosopher, he is surely the object of great admiration. If we consider him merely as a scholar and philosopher, the light in which we view him at present, though very estimable, he was yet inferior to his contemporaries. Galileo, perhaps even to Kepler. Bacon pointed out at a distance the road to true philosophy. Galileo both pointed it out to others and made, for himself, considerable advances in it. The Englishman was ignorant of geometry! The Italian had reviewed that science, excelled in it, and was the first who applied it, together with experiment, to natural philosophy. The former rejected with the most positive disdain the system of Copernicus. The latter ratified it with new proofs, derived not from reason nor the senses. Bacon's style is stiff and rigid. His wit though often brilliant, is not always natural and forcible; and his sense is but the original of those pointed similes and long-epic allegories, which so well distinguish the English authors:

a déclaré sans hésitation que Galilée était supérieur à Bacon, et que le philosophe anglais doit

Galileo is lively and agreeable, though somewhat a prolix writer. But Italy, not united to any single government, and perhaps at variance with that literary glory, which it has possessed both in ancient and modern times, has too much neglected the renown, which it has acquired by giving birth to so great a man. This national spirit, which prevails among the English, and which forms their great happiness, is the cause, why they bestow on all their eminent writers, and Bacon among the rest, such praises and acclamations, as may often appear partial and excessive » *Bacon. History of Great Meliora.* London, 1770, 8 vol. in-4, vol. XI, p. 375, appendix to the reign of James I.

Ce jugement important d'Horne, reproduit par M. Guit dans l'ouvrage *Galilée de la Biographie universelle* et adopté par l'auteur de la *Vie de Galilée* insérée dans le *Cabinet des lettres du docteur Leibniz. Biography : encyclopédie littéraire et scientifique sous le nom d'Italia, Spuria, etc.* Leipzig, 1823, 3 vol. in-12, tom. II, p. 52) a été combattu par des écrivains qui ont prétendu qu'il ne pouvait comparer Bacon à un astronome. Il faut néanmoins secur le contenu des ouvrages de Galilée pour voir amplement son astromanie dans un grand esprit, et pour mesurer les immenses services qu'il a rendus à la philosophie. Quant à ce que dit Telesio que Galilée a eu des loisirs qui inconveniaient à Bacon, et devraient avoir obligé probablement que l'acquisition s'était chargée d'être à Galilée non-seulement la science, mais encore le repos. Teniamo est également injuste luci qui pretend que Galilée a été persécuté par bacon. *Prayer de l'autorité. Histoire de la Vie et des Ouvrages de Francesco Bacon.* tom. II, p. 265-274; nous avons déjà parlé le deuxième, 2.

principalement sa gloire à l'esprit national de son pays; car, plus heureuse que l'Italie, l'Angleterre peut également protéger les hommes illustres pendant leur vie, et les honorer après leur mort.

Galileo Galilei naquit (1) à Pise le 18 février 1564, d'une famille de Florence qui avait fui autrefois sous la république, mais à laquelle il ne restait plus qu'une noblesse sans fortune. Vincent Galilei son père était instruit dans les littératures grecque et latine, et très versé dans la musique pratique et théorique, sur la-

bon voulait passer plus loin la comparaison, on pourrait dire que Bacon aussi n'est pas; l'astronomie, l'mathématiques et de physique, et qu'il n'est pas; toujours fâché dans ces sciences où Galilée a su s'illustrer. Malgré son génie, le chancelier d'Angleterre est tombé dans l'erreure des platoniciens, qui croyaient qu'il y a des généralités philosophiques ou pensées brutes sur des matières dont on n'a pas qu'une connaissance superficielle.

(2) Vivian a écrit d'abord que la maladie de Galilée avait probable de trois jours la mort de Michel-Ange; mais plus tard, il renonça son opinion. Ces deux événements auraient le même jour. Vayez à ce sujet Galilée, opere, tom. I, p. 107 et seq. — Nell', vita di Galilei, tom. I, p. 20 et suiv.

Pendant plusieurs années Galilei enseigna au matin, l'hebreu, l'aramaïque, tom. I, p. 1, suiv. — Pour le

Torricelli, des Viviani, des Bettini, des Magalotti, des Boccellai, des Marchetti, qui apprirent de lui à faire marcher de front et avec un égal succès les sciences et les lettres, et qui appliquèrent ses préceptes à toutes les branches des connaissances humaines.

La philosophie scolaïque ne put jamais se relever du coup que Galilée lui avait porté; et l'Église, qui malheureusement se fit l'instrument de la haine des peripatéticiens, partagea leur défaite. (1) Comment, en effet, oser prétendre à

(1) Nous avons déjà montré qui Galilée a été le véritable réformateur de la philosophie. Cependant on ne trouve really, par l'expédié de ses doctrines philosophiques. Occupé surtout de faire des découvertes, il n'avait gêré le temps d'exposer ses principes; et l'Église, son système composant à ce jamais séparer le concept de l'application, car il voulut au contraire cultiver la philosophie pratique. Peut-être plus tard, si l'Église l'eût libéré, il aurait empêché un usage superficiel sur cette philosophie. A boussole il était au moins assez plus d'opinion que de mots aux mathématiques. Mais comment aurait-il pu en présence de l'opposition faire connaître ses principes, sans citer tels que l'affirmation voyageur français qui s'exprime ainsi: « Je n'en savouche 1646.... je fus une promenade avec le S. Viviani qui a été trois ans avec M. Galilée... Il me dit son opinion du soleil, qu'il croit une entité free, la conservant en toutes choses, à culte de mal, la participation à l'âme universelle, » (Mémoires, voyages, Lyon, 1655, 5 vol. in-4, part. I, p. 136).

l'infidélité, après avoir déclaré *fusse j'aberrante, herétique et contraire à l'Écriture*, une des vérités fondamentales de la philosophie naturelle, un fait incontestable et admis désormais par tout le monde! La persécution contre Galilée fut odieuse et cruelle, plus odieuse et plus cruelle même que si l'on eût fait périr la victime dans les tourments; car la nature humaine a les mêmes droits chez tous les individus, et il n'y a pas de priviléges en fait de souffrances physiques. Galilée dans les tourments n'aurait donc pas d'essentiellement plus grande commisération que tant d'autres victimes moins éloquentes de l'inquisition; aussi, ce ne fut pas sur le corps seul de Galilée qu'on s'acharna; on voulut le frapper au moral, on lui interdit de faire des découvertes, et, enfermant dans un cercle de fer, on le laissa aveugle et isolé se consumer dans les angueuses d'un homme qui connaît sa force, et auquel il est défendu d'en faire usage. Cette fatale vengeance, qui pesa si longtemps sur Galilée, avait pour but de le rendre muet; elle effraya ses successeurs et retarda le progrès de la philosophie; elle a privé l'humanité des vérités nouvelles que cet esprit sublime aurait pu découvrir. Enchainant le génie, effrayant les peintres,

presso V. S. con tutte il cuore buco le mani e prego fedelissima De' Picenae il 16 di Gennajo 1633. Di V. S.  
molto illustre scrittore devotissimo e obligatissimo.

GARIBOLDI GALLI.

Al molto illustre Signore e Padron celestissimo il  
Signor Elia Diodati e in sua assenza al Signor Pietro  
Cassandro.

*Gallio Galli al signor Diodati della sua curva.*

Molto illustre signori e Padron Colino.

Spero che l'intendere V. S. i miei passati e presenti  
traghettamenti col sospetto d'altro furoi mi rendessero  
senz'altro appreso di lei e degli altri amici e  
padroni di costà della d'azione nel rispondere alla  
mia lettera e appreso di quelli del totale silenzio  
mentre da V. S. patranno essere fatti consapevoli  
della sinistra direzione che in queste tempi corre per  
le cose nue. Nella mia tenetza in Roma restai con-  
dannato dal santo officio alla carcere ad uictoria di  
una ventina d'anni quale piaue di assegnarmi per custode  
il palazzo e Guardiano del gran duca alla Trinità dei  
Monti. E perche questo segnò l'anno passato del mese  
di gennaio e tali fu data istruzione che passato quella  
e il seguente mese demandando io grazia *de tempore* li-  
berazione l'avrei impeirata; per non avere (costretto  
dalla stagione) a dimorarvi tutta la estate o anche parte  
dell'autunno ottenni una permotta in Siena dove mi

in seguita la casa dell'arcivescovo e qui si dimorai  
cinque mesi dopo i quali mi fu permotta la carcere  
nel distretto di questa piccola villetta lontana un  
miglio da Firenze, con struttissima prohibizione di  
non usare alla città ne ammettere conversazione e  
concorso di nulh amici insieme né convitari. Qui  
mi andava tratteneando assai quietamente con la visita  
frequente di un monastero prestissimo dove avevo due  
figlie orfanette da me molto amatte e in particolare la  
maggiore, donna di capuzio rogeglio singolare bontà  
e a me affezionatissima. Questa per andiranza di  
tempi malancorici fatta nella mia assenza da lei  
crebba traghettosa fuis' morta incresa in una precipi-  
pitoso dissenteria in sei giorni si morì, essendo di età  
di trenta tre anni, lasciando me in una estrema affliz-  
zione la quale fu caloppista da un altro sinistro incontra che fu che ritrovandomi io dal convento a  
casa mia in compagnia del medico che veniva dalla  
visita di detta mia figlia inferma poco prima che apri-  
resse, mi veniva dicendo la cosa casere del tutto dis-  
perata e che non avrebbe posato il seguente giorno  
si come segni quando arrivato a nisi trovai il vicario  
dell'inquisitore che era venuto a intimarmi l'ordine  
del Santo Officio di Roma, venuto all'inquisitore con  
lettore del signor cardinale Barberini, che si dovesse  
cessare dal far dimostrare più grazia della licenza di  
poter tornare a Firenze, altrimenti che mi arrech-  
bero fatto tornare la al carcere vero del Santo Officio.  
E questa fu la risposta che fu data al mezzociale che  
il signor ambasciatore di Toscana dopo nove mesi  
del suo esilio aveva presentato a corte tribunale. Dalla

Andrea Del Centina – Alessandra Fiocca

GUGLIELMO LIBRI  
MATEMATICO E STORICO  
DELLA MATEMATICA

L'irresistibile ascesa dall'Ateneo pisano  
all'*Institut de France*



Leo S. Olschki  
Firenze

v delle azioni mohiolari, v'è l'attrazione

# UNIVERSITARI ITALIANI NEL RISORGIMENTO

a cura di

Luigi Pepe

presentazione

Fabio Roversi-Monaco

E' tanta la vogna, anche il furore, al quale  
che serveva una comparsa come allemano, che ha  
voglia di far sentire la detinuta degli storni  
E' tanta la vogna, perché il furore, al quale  
intende via impedita: fine allemano, che ha  
parte buona con la detinuta degli storni  
le faccende mohiolare, v'è l'attrazione

(ne vengono due scienze di genere)

L'oriente in mineralogia e le geologie, e le vigne  
che separano i porti da un fiume diverso, se  
ne sempre due scienze gemelle, lo quale

Ed è come si dicono le quattro scienze par-  
ticolari del soggetto delle matematiche, non  
sempre le contrarie, le nostre grandi come  
i diamanti, dovranno poi questa raccolta partire, perché in modo di  
come del soggetto delle matematiche, non



A. Compton

UNIVERSITÀ DI TORINO  
CENTRO DI STUDI PER LA STORIA DELL'UNIVERSITÀ

STUDIO A. RAVASI  
IV

ANGELO GENOCCHI  
E I SUOI INTERLOCUTORI SCIENTIFICI  
CONTRIBUITS DALL'EPISTOLARIO

a cura di  
ALBERTO CONTE  
e  
LIVIA GIACARDI



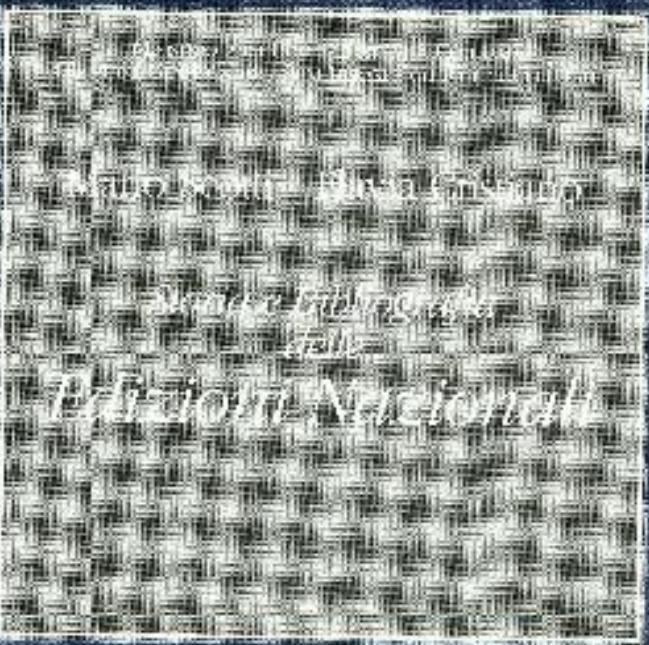
DEPUTAZIONE SUBALPINA DI STORIA PATRIA  
TORINO - PALAZZO CARIGNANO  
1971



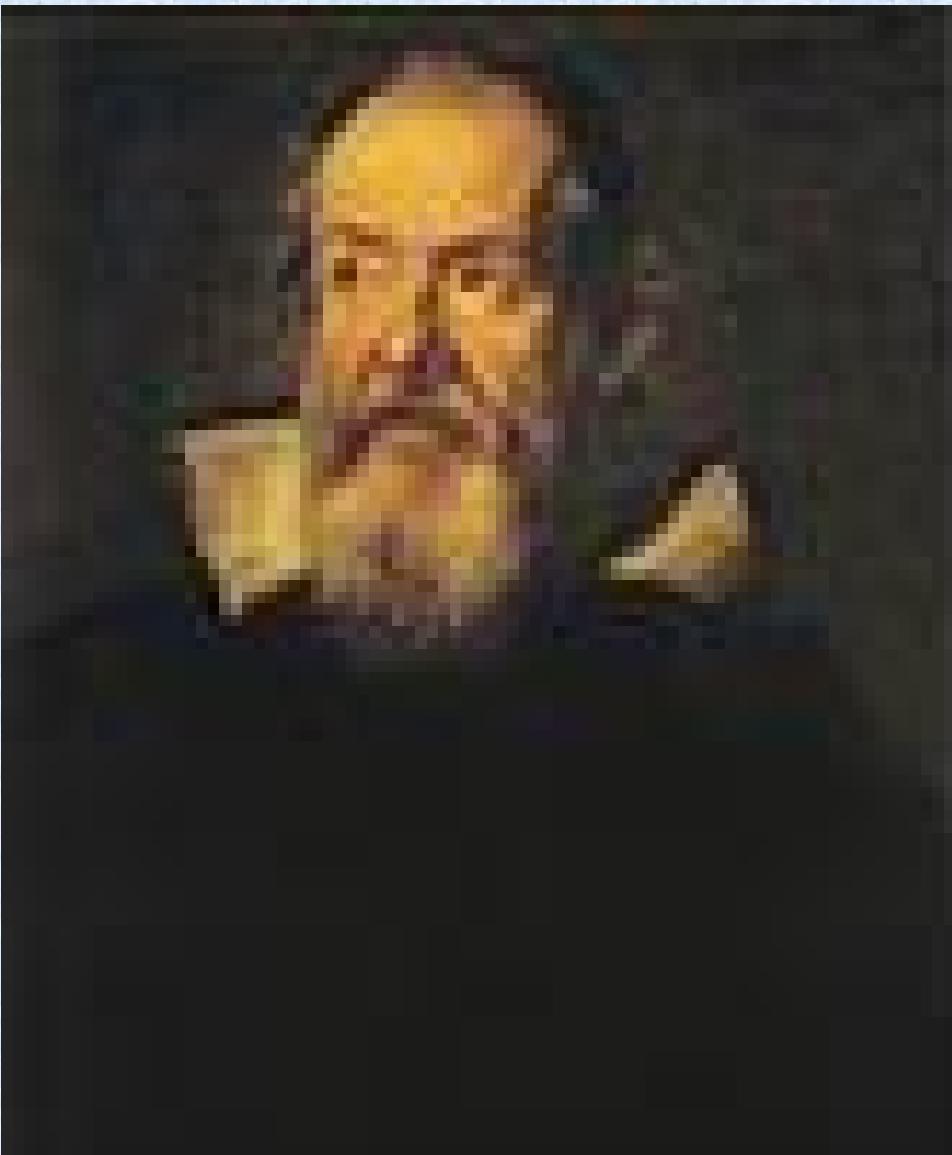


# EDIZIONI NAZIONALI

- 1879-1891 OPERE LATINE DI G. BRUNO
  - 1887-1909 GALILEO
  - 1888 MACHIAVELLI ( non realizzata )
- 
- 1918-1929 ALESSANDRO VOLTA
  - 1923-1941 LEONARDO DA VINCI
  - 1949-1976 A.VOLTA, EPISTOLARIO



LIZ ON STYLING









AS SEEN ON CHANNEL 4



# GENIUS *of* BRITAIN

The Scientists who Changed the World

ROBERT UHLIG

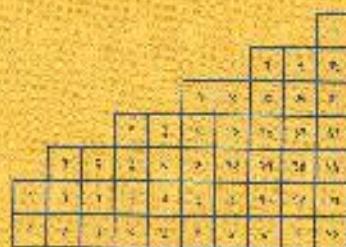
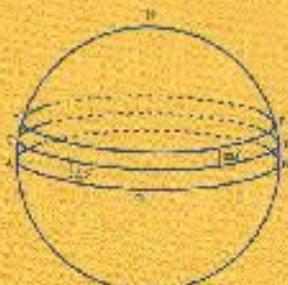
BASED ON THE SERIES FEATURING

STEPHEN HAWKING, RICHARD DAWKINS,  
JAMES DYSON, ROBERT WINSTON AND  
DAVID ATTENBOROUGH

Culture and History of  
Mathematics 5

**Studies in the  
History of  
Indian Mathematics**

**C. S. Seshadri**  
Editor



**HINDUSTRY**  
HINDUSTAN  
BOOK AGENCY

**PIETRO RICCARDI  
(1828 - 1898)**  
**e la storiografia delle matematiche**  
**in Italia**

*Atti del Convegno*

Modena, 16 - 18 marzo 1987



**UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MODENA**  
Dipartimento di Matematica pura ed applicata, VITALIS

1987

# LA MATEMATICA IN ITALIA

1800 - 1950

Il Giardino di Archimede:  
Cronaca per la Matematica

Historical Studies · Science Networks



## **Writing the History of Mathematics: Its Historical Development**

Editors:

Joseph W. Dauben  
Christoph J. Scriba

Edited on behalf of the  
International Commission on the History of Mathematics

Birkhäuser